

Maria Teresa IZQUIERDO

## LES SIGILLÉES GAULOISES DE SANTA MARIA DEL JUNCAL (IRÚN, PAYS BASQUE) : APPORTS À L'ÉTUDE DE LA DIFFUSION DES PRODUCTIONS MONTANAISES DANS LE NORD DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

L'objectif de cette communication<sup>1</sup> est la présentation des résultats préliminaires d'une enquête en cours sur la sigillée du site de Santa Maria del Juncal (Irún, Pays basque). A notre avis, l'intérêt du matériel réside surtout, d'une part, dans la diffusion de la sigillée du sud de la Gaule en Espagne et, d'autre part, dans les problèmes de la recherche sur la "romanisation" au nord de la péninsule (côte cantabrique). L'ensemble étudié est, pour le moment, l'un des plus importants, tout au moins en nombre et peut-être en variétés typologiques, par rapport aux sites publiés de la région.

La présence très importante de sigillées gauloises nous offre un remarquable échantillon à exploiter en vue d'une enquête sur la chronologie et l'intensité de l'exportation de ces produits vers la péninsule Ibérique.

Même si la sigillée sud-gauloise est relativement fréquente sur les sites péninsulaires, elle n'a pas fait l'objet, pour le moment, d'une étude de détail. M. A. Mezquiriz lui consacra quelques réflexions dans son ouvrage sur les fouilles de Pampelune qui reste, malgré le temps passé, le fondement de la chronologie de la sigillée hispanique<sup>2</sup>. Elle remarquait déjà l'importance des produits du sud de la Gaule, depuis le règne de Claude jusqu'à celui de Néron, qui seraient peu à peu remplacés par la sigillée hispanique à partir de la dynastie flavienne. Malheureusement, après M. A. Mezquiriz et pendant longtemps, peu d'études systématiques ont été menées sur le sujet. Jusqu'à la publication de l'ouvrage de M. Beltrán en 1990<sup>3</sup>, on ne connaît que de brefs articles sur des sites très localisés et dépourvus d'une perspective plus large. C'est donc dans le chapitre du guide de M. Beltrán consacré à la sigillée gauloise que l'on trouve la dernière mise à jour

de la question. En tout cas, le but synthétique de l'ouvrage permet à l'auteur de n'offrir qu'une carte de diffusion à partir des informations dispersées dans de nombreux petits articles, une liste des marques de potiers et des sites pris en compte, accompagnés d'un bref commentaire. On peut extraire de la synthèse de M. Beltrán quelques idées générales :

- le groupe de La Graufesenque est majoritaire parmi les produits gaulois, sa diffusion est très large et il ne se montre minoritaire que sur la façade nord ;

- la diffusion du groupe de Montans suit de près le parcours de la voie *Hispania-Aquitania* ainsi que le long des côtes de la Mer Cantabrique ; mais les derniers acquis montrent un élargissement ponctuel vers la vallée moyenne de l'Ebre et la façade méditerranéenne de la Tarraconaise. En tout cas, il s'agit ici d'une présence minoritaire, voire anecdotique pour le moment.

M. Beltrán a remarqué l'absence d'études monographiques qu'il a essayé de compenser à travers l'analyse de la dispersion des marques. Cependant, à notre avis, il faudrait prendre des précautions sur les attributions "automatiques" réalisées à l'aide du *corpus* de F. Oswald, sans l'observation directe du matériel, notamment en tenant compte du problème des homonymies entre Montans et La Graufesenque. Malheureusement, tant qu'on ne dispose pas d'une étude actualisée des marques de potiers montanaises, cela devient une tâche compliquée à cause de la dispersion bibliographique du sujet.

En nous dirigeant vers un domaine géographique plus restreint, la façade cantabrique, l'intensité de la présence du groupe de Montans a mérité quelques travaux

1 Cette communication a bénéficié de l'aide économique du Gouvernement Basque et de la Sociedad de Ciencias Aranzadi. Ma reconnaissance à François Rechin (Maître de Conférences à l'Université de Pau) pour la relecture du manuscrit.

2 M. A. MEZQUIRIZ, *Pompaelo I. La excavación estratigráfica de Pompaelo*, Pamplona, 1958 ; du même auteur, *Pompaelo II*, Pamplona, 1978.

3 M. BELTRAN, *Guía de la cerámica romana*, Zaragoza, 1990.

spécifiques<sup>4</sup>. On en conclut à l'importance de la voie maritime et à la précocité de ces importations dont le début date vraisemblablement du règne de Tibère, atteignant leur *floruit* pendant celui de Claude, tandis que le déclin semble commencer à partir du début de l'époque flavienne sans que l'on puisse généraliser cette évolution à tous les sites. Pourtant, M. A. Mezquíriz avait remarqué son arrivée, à Pampelune, dès le règne de Claude, notamment d'après les marques, avec un remplacement progressif de la sigillée gauloise par les productions hispaniques à partir des années 60, en correspondance avec l'essor des ateliers hispaniques. L'absence de Drag. 37 gaulois, à Pampelune, marque la fin de ces importations à partir de 70 environ<sup>5</sup>. Il s'agit toujours, soit à Pampelune, soit à La Matra, de productions dont la plupart proviennent de Montans. Mais, au fur et à mesure que l'on pénètre vers l'intérieur, au sud du versant atlantique, la prédominance de Montans s'estompe en faveur de La Graufesenque. On en déduit assez facilement une commercialisation par la voie maritime du cabotage qui, suivant les côtes du Golfe d'Aquitaine à partir de Bordeaux, permettait le ravitaillement des établissements qui jalonnaient son parcours et mettaient en rapport l'hinterland bordelais avec l'intérieur de la péninsule<sup>6</sup>. L'emplacement d'*Oiasso*, terminal de la voie qui, partant de *Tarraco*, parcourait la vallée de l'Ebre en passant par Pampelune, devient un carrefour vital pour la communication entre deux axes économiques très importants : la vallée de la Garonne et la vallée de l'Ebre, ainsi que le seuil de la côte atlantique de l'Hispanie<sup>7</sup>.

D'autre part, l'ensemble de la sigillée de Santa Maria del Juncal apporte bien des renseignements sur la dynamique économique de la côte cantabrique pendant le Haut-Empire, notamment dans la mesure où le mutisme des sources écrites et même archéologiques pose beaucoup de problèmes aux chercheurs. La conquête du Nord, peuplé par les Astures, Cantabres et Vascons, fut tardive (27-19 av. n.è.) par rapport au reste de l'Hispanie. La mise en place de l'occupation sur la côte démarre avec la fondation de quelques petits établissements près des voies naturelles qui les liaient, malgré l'obstacle géographique que devient l'inextricable orographie cantabrique, avec l'intérieur. La date précise de ces fondations reste mal connue, mais la présence de sigillées importées devient un indicateur significatif, du point de vue chronologique.

Le site de Santa Maria del Juncal permet d'offrir

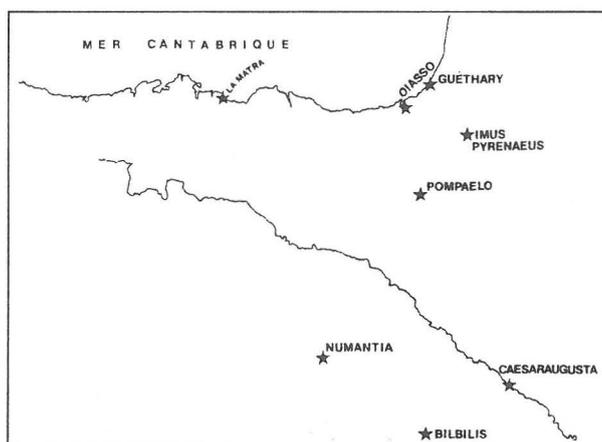


Figure 1 - Carte des sites mentionnés dans le texte.

quelques précisions sur la fourchette chronologique des importations, plus large par rapport à la majorité des sites du Nord et, en même temps, la réponse d'un marché-frontière intégré au circuit atlantique face à l'essor des ateliers hispaniques qui vont vite concurrencer les produits importés, les remplaçant dans la majeure partie de l'Hispanie à partir de l'époque flavienne. A *Oiasso*, ce phénomène s'attarde par rapport à la chronologie générale proposée pour le reste de l'Hispanie. Son emplacement géographique, à notre avis, est déterminant : l'analyse de la diffusion de la céramique, comme n'importe quel produit commercialisé, doit tenir compte des infrastructures de communications parmi d'autres facteurs comme l'importance économique des centres consommateurs.

## I. LE CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE : LA BASSE BIDASSOA À L'ÉPOQUE ROMAINE

L'étude de la façade cantabrique à l'époque romaine devient assez difficile à cause de la sobriété des sources écrites et même archéologiques. Ce problème est bien plus accentué au Pays basque, notamment sur le versant atlantique<sup>8</sup>. Il s'agit d'une région qui n'a guère éveillé l'intérêt des auteurs anciens ; la description de Strabon montre bien le mépris envers le milieu géographique montagneux et les peuples qui l'habitent. L'emploi de clichés pour caractériser les populations indigènes locales résulte de l'omniprésente volonté du

4 C. PEREZ GONZALEZ, Terra sigillata de la Casa de la Matra (Castro Urdiales, Cantabria), dans *Sautuola V*, 1986, p. 127-160 ; *id.*, *Cerámica romana de Herrera de Pisuerga (Palencia, España)*. La terra sigillata, Santiago de Chile, 1989 ; C. PEREZ, E. ILLAREGUI, C. FERNANDEZ, Notas sobre cerámica romana en la antigua Cantabria (II). Marcas de alfareros sobre Terra Sigillata en Cantabria, dans *Altamira*, XLVIII, 1989, p. 7-23.

5 M. A. Mezquíriz, *Pompaelo I*, p. 231.

6 Ces rapports sont documentés depuis l'époque de Tibère, non seulement par les sigillées mais aussi par les monnaies frappées dans des ateliers de la vallée de l'Ebre pendant le règne de Tibère et retrouvées, par exemple, à Guéthary, à Saintes ("Ma Maison"), sur le camp militaire d'Aulnay-de-Saintonge. Cf respectivement : J.-L. TOBIE, M. CHANSAC, Découverte d'une épitaphe du début de l'Empire Romain sur le site d'une usine de salaisons à Guéthary (Pyrénées-Atlantiques), dans *Hommage au Musée Basque*, Bayonne, 1989, p. 89-102 et plus particulièrement p. 91 ; C. NAMIN, Les monnaies, dans Collectif, *Les fouilles de "Ma Maison"*. *Etudes sur Saintes Antique*, suppl. 3 à *Aquitania*, 1988, p. 291-295 ; D. et F. TASSAUX *et al.*, Aulnay-de-Saintonge. Un camp augusto-tibérien, dans *Aquitania*, 1, 1983, p. 49-95.

7 Les monnaies, provenant des ateliers de la vallée de l'Ebre, trouvées à Irún, témoignent de ce rôle de tête de pont, ou "isthme", entre les deux axes.

8 M. ESTEBAN, *El País Vasco Atlántico en época romana*, San Sebastián, 1990, p. 30-53.

géographe de présenter Rome comme l'agent civilisateur de la "sauvagerie" des peuples montagnards. Mais, malgré ces clichés, on y trouve la première mention de l'existence d'*Oïasso*, ce qui date l'origine de l'établissement de l'époque augustéenne, parallèlement aux données qu'apportent les sigillées italiennes de Santa Maria del Juncal. Strabon ne livre aucun renseignement sur la situation juridique de cet établissement. Il semble toutefois qu'il s'agissait d'un centre habité par des Vascons, dont le chef-lieu était *Pompaelo* (Pampelune)<sup>9</sup>.

## 1. Le milieu géographique.

La Basse Bidassoa se trouve aux confins orientaux de ce qui, de nos jours, est le Gipuzkoa, à la frontière avec la France. Cet emplacement côtier a joué un rôle capital pour le développement économique d'*Oïasso*, d'autant plus que le climat et l'orographie des environs ne constituent pas les conditions les plus intéressantes pour la mise en place d'une agriculture de type méditerranéen. La tradition pastorale, quoiqu'on ne puisse pas nier l'importance des activités agricoles, depuis la Préhistoire en Pays basque atlantique et l'absence d'une occupation stable des fonds des vallées, voire de la côte jusqu'au Bas Moyen Age, sont des traits qui, grosso modo, caractérisent les modes de subsistance de ces populations<sup>10</sup>. D'ailleurs, l'embouchure de la Bidassoa est un large estuaire qui, depuis le XVII<sup>e</sup> s., subit un comblement notamment d'origine anthropique. Ainsi, au moins jusqu'à l'époque contemporaine, des péniches remontaient le cours vers la vallée du Baztán, jusqu'en Navarre<sup>11</sup>. Cet estuaire, ainsi que les forêts, les pâturages et les mines de galène argentifère des alentours, constituent les principales ressources exploitables.

Ces traits se rapprochent des caractéristiques des emplacements documentés sur le versant cantabrique de la péninsule et permettent d'entrevoir un modèle d'occupation fondée sur :

- la proximité immédiate du bord de la mer ;
- très souvent auprès de l'embouchure d'une rivière qui permet l'accès vers l'intérieur. Cet accès peut se présenter comme voie secondaire par rapport aux itinéraires principaux, ou en faire partie, ou même être les deux à la fois, comme c'est le cas pour *Oïasso* ;
- des ressources minières plus ou moins proches<sup>12</sup>.

## 2. Les vestiges archéologiques.

La Basse Bidassoa concentre la plupart des sites d'époque romaine du Gipuzkoa. On pourrait attribuer

cette situation à un défaut de prospections mais le milieu géographique ne facilite pas ce type de démarche et le climat atlantique, la végétation touffue et l'orographie causent bien des déboires aux archéologues<sup>13</sup>. En tenant compte, donc, du caractère particulier de cette contrée, voici un relevé des principaux sites repérés jusqu'à présent :

□ **Mouillage d'Higuer** (Fonterrabie) : site sous-marin où, depuis le début des années 1960, des ramassages en quantités importantes de céramiques romaines sont le fait de plusieurs campagnes de prospections ou de découvertes par des amateurs. M. Bueno a remarqué, lors d'une révision des fonds à la fin des années 1970, l'existence d'une épave dont ne serait visible qu'un monticule formé par une charge de minerai de fer. Selon les rapports des dernières plongées, ce monticule aurait subi un arasement, à plusieurs reprises, par l'activité de la pêche à la traîne ainsi que par la houle. En tout cas, le matériel se trouve dispersé dans un rayon assez large. Parmi l'ensemble publié actuellement, on peut trouver aussi bien des céramiques communes de table, de cuisine que de stockage et de transport. La terre sigillée est aussi représentée : des productions hispaniques ainsi que quelques exemplaires gaulois, peut-être tardifs mais, en tout cas, en faible nombre<sup>14</sup>.

□ **Santa María del Juncal** (Irún) : site découvert et fouillé en 1969 dont la nature reste imprécise à cause de l'absence de stratigraphie. On y reviendra *infra*.

□ **Ermitage de Santa Elena** (Irún) : site découvert en 1971 et fouillé en 1972. Une stratigraphie assez large, qui va de l'époque pré-romaine à l'époque moderne, a mis au jour un niveau romain qui comprend une nécropole à incinérations datant du Haut-Empire (50-150 apr. J.-C.), sur laquelle se superpose un bâtiment rectangulaire, identifié, dans les rapports publiés, comme un possible temple païen en usage de la fin du II<sup>e</sup> s. au milieu du IV<sup>e</sup> s. Une centaine d'urnes ont été récupérées (*ollæ* en céramique non tournée) ainsi qu'une bouteille en verre et une petite amphore. La sigillée n'est représentée que par quelques petits tessons hispaniques<sup>15</sup>. Ce site offre l'image d'une assimilation culturelle assez superficielle.

□ Les indices d'exploitations des mines de galène argentifère aux contreforts de la Peña de Aya : connues depuis le début du XIX<sup>e</sup> s. par l'exploration de l'ingénieur Thalacker à Arditurri (Oizartun), elles s'étendent, après les derniers travaux de prospection, jusqu'aux abords d'Irún<sup>16</sup>.

9 STRABON, *Géographie*, III.3.7-8.

10 J. CARO BAROJA, *Los Vascos*, Madrid, 1975. Pour le Haut Moyen Age, en incluant les précédents : E. BARRENA, *La formación histórica de Guipuzcoa*, San Sebastián, 1989.

11 M. Esteban, *op. cit.*, p. 105.

12 C. PEREZ et E. ILLARREGUI, *Ideas sobre la romanización del mar Cantábrico*, Santiago de Chile, 1992, p. 9 et 10.

13 M. Esteban, *op. cit.*, p. 30-53.

14 Le matériel publié correspond, pour la plus grande part, aux ramassages faits par son inventeur : cf. A. M. BENITO, *Cerámicas del yacimiento submarino del cabo de Higuer (Hondarribia)*, dans *Munibe* 40, San Sebastián, 1988, p. 123-163.

15 Malheureusement, ce site n'a pas fait l'objet d'une publication complète ; on ne dispose que de brefs articles, assez sommaires, publiés par les responsables de la fouille : I. BARANDIARN, *Novedades sobre la Alta Edad Media en Guipuzcoa. Restos arqueológicos*, dans *Estudios Medievales de la Corona de Aragón*, Zaragoza, 1976, p. 574-580 ; Id., *Guipuzcoa en la Edad Antigua. Protohistoria y Romanización*, Zarauz, 1973, p. 84-91, parmi les plus intéressants.

16 M. URTEAGA, T. UGALDE, *Indicios de minería romana en Guipuzcoa. El coto minero de Arditurri*. Oyarzun, dans *Munibe* 38, 1986,

□ **Rue Santiago** (Irún) : près de la place de Santa Maria del Juncal, une fouille de sauvetage a mis au jour les vestiges d'un possible port, avec une séquence stratigraphique du milieu du I<sup>er</sup> s. au début du III<sup>e</sup> s. Le mobilier archéologique est, actuellement, en cours d'étude ; on peut dire qu'il s'agit d'un ensemble très important qui comprend une grande diversité de catégories céramiques similaires à celles du site de Santa Maria del Juncal<sup>17</sup>.

□ Des trouvailles, hors contextes stratigraphiques, ont été faites à Hendaye, parmi lesquelles se trouvent quelques tessons de céramique antique dans le chantier d'aménagement du port sportif<sup>18</sup>.

## II. LA TERRE SIGILLÉE DE SANTA MARIA DEL JUNCAL

Le site fut découvert en 1969 lors de l'aménagement d'une place à côté de l'église qui lui prête son nom. F. J. Lomas dirigea une fouille de sauvetage en 1969 et publia un bref rapport de fouille<sup>19</sup>. A son avis, le site ne présentait pas de stratigraphie. Il y avait des niveaux très remués avec un mélange de matériel des époques romaine, médiévale et moderne. Une hypothèse qui expliquerait ce bouleversement a d'ores et déjà été proposée : il pourrait s'agir d'un remblai avec des terres provenant d'un autre lieu. Une petite partie du mobilier céramique est étudiée dans cet article : les sigillées gauloises et hispaniques, la céramique commune tournée et non tournée.

En 1971, J. Rodríguez Salís et J.-L. Tobie publièrent une autre sélection de sigillées, en proposant une stratigraphie inversée. Les auteurs insistent sur l'importance de la sigillée sud-gauloise et avancent la présence de sigillées italiques. Ils ont du mal à donner la provenance de quelques tessons qui sont publiés comme douteux, en tenant compte de l'hypothèse émise par F. Mayet sur la possibilité de l'existence d'un atelier en Aquitaine méridionale qui produirait des sigillées avec des traits hybrides (gaulois et hispaniques)<sup>20</sup>. Notre étude a permis d'établir la provenance gauloise et, plus précisément, montanaise de la plupart de ces tessons. De nos jours, l'hypothèse de F. Mayet semble complètement écartée à la suite de la progression des études sur Montans.

En 1987, D. Pradales, T. Garabito et M. E. Solovera ont présenté une communication sur la sigillée hispanique au Pays basque<sup>21</sup>. Ils insistent sur la prédomi-

nance des sigillées hispaniques sur les sigillées gauloises à Santa Maria del Juncal. Cependant, bien des tessons qu'ils publient comme hispaniques sont sans doute sud-gaulois.

En conclusion, on regrette l'absence d'une étude globale et systématique du mobilier de ce site. Les rares publications sorties jusqu'à présent sont très sélectives et les choix se fondent sur des critères assez arbitraires. C'est pour cette raison que nous avons entrepris une étude de la sigillée qui s'élargira prochainement au reste des sites de la Basse Bidassoa.

D'emblée, il faut dire qu'il s'agit d'une catégorie assez bien représentée à l'intérieur du mobilier céramique. Pourtant, son étude présente plusieurs problèmes :

- l'absence de stratigraphie et, pire encore, de données d'enregistrement lors de la fouille. L'étude quantitative est fondée sur des pourcentages tirés de chiffres absolus sans références stratigraphiques ;

- l'état de conservation : il n'y a pas eu de traitement de désalinisation immédiatement après la fouille. Etant donné le milieu marécageux de l'estuaire où le matériel a demeuré, l'absorption de chlorures a entraîné sa remontée vers la surface des tessons, s'attaquant aux vernis et aux pâtes : de nombreux tessons ont presque complètement perdu leur vernis et les pâtes sont érodées. Cette détérioration rend parfois difficile l'identification non seulement des formes mais aussi des provenances<sup>22</sup>.

Malgré ces limites, il était utile d'entreprendre une étude systématique, car c'était la seule chose sur laquelle on pouvait compter. Les limites que l'on vient d'énoncer nous ont obligé à faire un inventaire le plus exhaustif possible en essayant de réduire au minimum les tessons rejetables pour l'étude et, en même temps, faire un effort considérable pour l'identification des provenances et des formes (parfois avec un risque d'erreur, toujours raisonnable en tout cas)<sup>23</sup>.

## III. CATALOGUE DU MATÉRIEL

On constate la présence de sigillées italiques, gauloises et hispaniques, ces deux dernières catégories étant majoritaires. Cependant, le pourcentage de sigillée italique est remarquable alors qu'elle était, jusqu'à présent, absente de la côte cantabrique. Même si la sigillée hispanique est plus importante en nombre (un peu plus de 50 %), le pourcentage de la sigillée gauloise suit de près. Ces pourcentages sont frappants si on les compare avec ceux de *Pompaelo* où la prédominance

p. 107-116 ; *ibid.*, La galería romana de Altamira III, dans *Actas del I<sup>er</sup> Congreso Internacional : Astorga romana*, Astorga, 1986, p. 237-244.

17 M. URTEAGA, M. DEL MAR LOPEZ COLOM, Los descubrimientos arqueológicos de la calle Santiago de Irún, dans *Boletín de Estudios del Bidasoa*, 1994, p. 7-23.

18 M. Izaguirre en fait un bref rapport dans *Arkeoikuska* 92, 1993, p. 259-260.

19 Le véritable inventeur du site et promoteur de la fouille fut l'irunais Jaime Rodríguez Salís. J. F. LOMAS, Excavaciones en Santa Maria del Juncal, dans *Noticario Arqueológico Hispánico*, XVI, 1971, p. 399-428.

20 J. RODRIGUEZ SALIS, J.-L. TOBIE, Terra Sigillata de Irún, dans *Munibe*, 2/3, 1971, p. 187-221.

21 T. GARABITO, D. PRADALES et M. E. SOLOVERA, Orígenes y distribución de la terra sigillata hispánica del País Vasco. Su comercialización, dans *Congreso de Historia de Euskal Herria, I. De los orígenes a la cristianización*, San Sebastián, 1988, p. 297-321.

22 On a du mal, par exemple, à distinguer les productions tardives lorsqu'il s'agit de tessons avec un vernis érodé ressemblant à un engobe ; cette érosion peut atteindre même les décors.

23 Les chiffres que nous allons présenter sont fondés sur le comptage des tessons-bords. Les diamètres sont toujours pris à la lèvre.

hispanique est plus évidente. En observant les formes des deux groupes, nous allons voir que du point de vue chronologique il n'y a guère de coexistence : les produits hispaniques les mieux représentés sont les formes de la phase de fabrication massive des ateliers du centre de Tricio (fin du I<sup>er</sup> s. mais surtout II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.) tandis que, parmi les sigillées gauloises, on trouve des produits très précoces, dès le règne de Tibère jusqu'au début du II<sup>e</sup> s. (Drag. 37, Drag. 35 et 36, Curle 15).

### 1. Les sigillées italiques.

Leur seule présence à *Oiasso* constitue une donnée remarquable car elles sont absentes du reste de la côte cantabrique pour le moment. Le site le plus proche où elles ont été constatées est celui de Guéthary (à une vingtaine de km, sur la côte du Pays basque français). Toujours en Pays basque français, à Saint-Jean-le-Vieux et à proximité de Banca (Saint-Etienne-de-Baygorri), on a retrouvé aussi de la sigillée italique<sup>24</sup>. A Pampelune, quelques tessons ont été récupérés mais en quantité moindre<sup>25</sup>.

A Irún, la chronologie du matériel, d'après les formes et les marques, semble se situer dans une fourchette qui s'étale entre la dernière décennie av. J.-C. et les années 20 apr. J.-C., sans exclure une prolongation jusqu'à l'époque claudienne. Trois marques ont été étudiées : elles correspondent aux potiers VALERIVS, A. ACILIVS MACEDO et P. CORNELIVS. Les deux premiers sont de Puteoli et le troisième d'Arezzo<sup>26</sup>.

La voie par laquelle ces importations sont arrivées reste, pour le moment, du domaine de l'hypothèse. A notre avis, il y a deux possibilités qui ne s'excluent pas : une possible provenance de la vallée de l'Ebre, où *Caesaraugusta* pourrait jouer le rôle de centre distributeur, ou bien une provenance d'Aquitaine où Bordeaux aurait un rôle parallèle. Ces deux solutions sont plausibles mais la deuxième semble avoir plus d'arguments en sa faveur, parmi lesquels la présence très intense de produits montanais précoces qui semblent absents de la vallée de l'Ebre. Dans ce cas, on peut se demander pourquoi les produits italiques ne parviennent pas dans le reste de la côte cantabrique. Il semble que le rôle d'*Oiasso*, pendant les premiers temps de son existence, aurait été de relier la vallée moyenne de l'Ebre à l'Aquitaine, davantage qu'à la côte océanique de la Tarraconaise. C'est Strabon qui apporte l'argument le plus parlant en faveur de cette hypothèse lorsqu'il fait allusion à la voie qui reliait *Oiasso* à *Tarraco*. Un argument peut-être indirect mais intéressant est

l'hypothèse proposée par J.-L. Tilhard, selon laquelle les sigillées italiques parviennent à Saintes par la voie de la Garonne, en dépit de la voie d'Agrippa qui ferait le tour du Massif central par le nord. Il serait assez judicieux de penser que le site irunais partageait les voies de commercialisation de l'Aquitaine en raison de sa proximité<sup>27</sup>.

### 2. Les sigillées hispaniques.

Etant donné que le sujet principal de cette communication porte sur les sigillées gauloises, nous ne ferons qu'une esquisse des données les plus remarquables. En ce qui concerne les formes lisses, l'éventail des formes les plus représentées est assez large : les Ritt. 8 et les Drag. 35 et 36 sont les plus abondants. Avec dix tessons, ou moins, sont également présentes les formes Drag. 27, Drag. 46/Lud. TB, Hisp. 4, Drag. 29, Drag. 18, Drag. 24/25, Hisp. 2, Drag. 15/17, Hermet 13 et Hisp. 10 et des jarrés divers (dont le total suggère la présence de plus d'une vingtaine de vases). Le nombre de tessons dont la forme n'a pas pu être identifiée à cause de la fragmentation s'élève à 35.

Pour les formes décorées, le nombre de tessons-bords ne dépasse pas la soixantaine (mais il faut noter que nous n'avons pas inclus les tessons dont le décor n'était pas visible et qui pourraient donc appartenir à des parties lisses de la forme décorée). La forme la plus abondante est le Drag. 37, la variante A (34 tessons) dominant sur la B (9 tessons), suivie du Drag. 29 (11 tessons). Six tessons ont été classés sous le titre de "forme à bord ouvert", sans pouvoir préciser davantage la forme (Drag. 29, 30, 29/37 ?).

Seulement 5 marques ont été repérées : elles appartiennent toutes à des potiers du centre de Tricio : deux à MATERNVS BLANDVVS, une à l'association NOMVVS VETIVVS TRITENSIS, les deux dernières présentant des problèmes d'identification. Leur chronologie est, pour la plupart, de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. et, seulement dans un cas, on peut l'élargir aux premières décennies du II<sup>e</sup> s., d'après l'identification des potiers, les formes et la typologie des timbres<sup>28</sup>.

D'autre part, une douzaine de tessons peuvent être classés comme tardifs (presque sûrement tous lisses) ; cette présence, si minoritaire, est apparemment étonnante si l'on compare avec la majorité des sites péninsulaires, même ceux du Nord. Mais, à notre avis, une explication, fondée sur la "crise économique" à partir du III<sup>e</sup> s., nous semble trop simple, à en juger par la présence importante de céramiques communes tour-

24 Les nouvelles données sur la présence de sigillées italiques en Pays basque français sont dues à J.-L. TOBIE, M. CHANSAC, *op. cit.*, p. 89-102. Quant à la découverte des mines de Banca, nous ne disposons que des données inédites annoncées lors de la conférence prononcée par J.-L. Tobie lors de la Jornada sobre Arqueología en Iparralde, en octobre 1993. Le site de Saint-Jean-le-Vieux a fait l'objet de quelques brefs articles : J.-L. TOBIE, Fouilles romaines à Saint-Jean-le-Vieux, dans *Bulletin du Musée Basque*, 34, 1966, p. 146-164 ; *id.*, La mansio d'Imus Pyrenaeus (Saint-Jean-le-Vieux, Pyrénées-Atlantiques). Apport à l'étude des relations transpyrénéennes sous l'Empire Romain, dans *II. Semana Internacional de Antropología Vasca*, Bilbao, 1971, p. 369-382.

25 M. A. Mezquiriz, *Pompaelo I*, p. 230 et *Pompaelo II*, p. 40.

26 J. C. Sáenz Preciado, Marcas de alfarero aparecidas en las excavaciones de Santa María de el Juncal (Irún-Guipúcoa), dans *Caesaraugusta*, 69, 1992, p. 75-96 et, plus particulièrement p. 76 et 77.

27 J.-L. TILHARD, Céramique à vernis noir et sigillée, dans *Coll.*, *Les fouilles de Ma Maison*, *op. cit.* p. 85-197.

28 J. C. Sáenz Preciado, Marcas de alfarero..., p. 87-92.

nées et non tournées datées des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s.<sup>29</sup>. Nous avons l'impression que les conclusions tirées seulement de la sigillée peuvent fausser la chronologie du site. Une étude systématique de l'ensemble du mobilier céramique devrait nous fournir des renseignements plus solides.

### 3. Les sigillées gauloises.

Les centres de production attestés sont ceux de Montans et de La Graufesenque, le premier étant largement majoritaire : sur 258 tessons-bords, seulement une quinzaine proviennent de La Graufesenque. Cette prédominance n'échappe pas du tout à la logique de la situation aquitaine ni à celle de la côte cantabrique de la péninsule. On remarque, avant tout, le large éventail des formes.

#### a. Les formes lisses.

On constate une présence majoritaire des formes Drag. 15/17, 24/25 et 27. Avec moins d'une quinzaine de tessons, suivent les Drag. 18, Ritt. 8, Drag. 19, Ritt. 9, Drag. 35/36, Drag. 17, Ritt. 5, quelques formes moins fréquentes comme la forme hybride Halt. 7/27 et les couvercles. Les formes Drag. 33 et Curle 15 ne sont représentées, respectivement, que par un seul tesson.

Si on compare avec les sigillées de La Matra, on voit une plus grande diversité mais surtout un élargissement chronologique des importations. A La Matra, l'absence des Drag. 19, 17a, 17b, Halt. 7/27, Ritt. 5 et Drag. 33, c'est-à-dire des formes précoces, et celle des Curle 15, ainsi que la moindre présence des Drag. 35/36, ne serait pas, pour le moment, le simple produit du hasard mais le reflet d'un décollage postérieur à celui d'Oiasso et d'une dépendance plus étroite avec l'intérieur qui se traduit par le déplacement plus rapide des produits gaulois par les hispaniques.

#### CATALOGUE DES FORMES

##### □ Drag. 15/17.

Elle domine les formes lisses et se présente sous deux variantes :

- bord mouluré au tiers inférieur externe avec le quart de cercle interne très net ;
- bord lisse avec deux cannelures très fines à l'intérieur, l'une soulignant la lèvre et l'autre près de la jonction avec le fond.

Toutes les trois donnent une chronologie datant du règne de Claude dans les fouilles de Montans<sup>30</sup>. On met à l'écart un fragment avec un profil bien plus ouvert et au quart de cercle interne plus aplati et plus large qui évoque en quelque sorte le profil hispanique classique<sup>31</sup>.

##### □ Drag. 24/25.

C'est la deuxième forme en importance. Les diamètres indiquent une prédominance de la variante B (diam. entre 6 et 10,5 cm). Cette prédominance de la variante B semble correspondre, du point de vue chronologique, à l'époque de Claude-Néron<sup>32</sup>.

##### □ Drag. 27.

Cette forme suit de très près le pourcentage du Drag. 24/25 ; nous n'avons inclus que les tessons de bord complet mais il y a un nombre considérable de fragments de panse avec une partie du bord appartenant vraisemblablement à la même forme (29 tessons). Les diamètres varient entre 8 et 16,5 cm mais la plupart sont entre 8 et 10 cm. Aucun ne présente de guillochis, ce qui est un indicateur chronologique intéressant car si, à partir de Tibère, les exemplaires lisses et ceux qui sont décorés de guillochis coexistent, à partir de 45, la production des derniers cesse. D'après cela et les diamètres, on peut proposer, pour la plupart de nos exemplaires, une chronologie de la fin du règne de Claude et pendant celui de Néron.

##### □ Drag. 18.

C'est l'assiette la mieux représentée après le Drag. 15/17, mais dans une moindre mesure. Les diamètres varient entre 10 et plus de 20 cm mais la plupart sont entre 11 et 15 cm. Nous avons seulement un profil complet avec 12 cm de diamètre. La plupart porte une lèvre plus ou moins grossie et arrondie soulignée à l'extérieur et/ou à l'intérieur par des cannelures ou des ressauts internes. Chronologie : période claudienne, peut-être un peu antérieure.

##### □ Ritt. 8.

Dans la plupart des cas, il s'agit d'exemplaires de petite taille (entre 7 et 9 cm de diamètre) avec la lèvre soulignée par une fine cannelure. Ce n'est pas une forme très fréquente dans les sites péennsulaires. Chronologie : période claudienne.

##### □ Drag. 19<sup>33</sup>.

La présence de cette forme précoce est assez signi-

29 Les productions communes tournées ont été étudiées par François Rechin lors de sa thèse doctorale. Il constate leur présence dans les sites aquitains, presque toujours dans des contextes stratigraphiques tardifs. Nous le remercions pour ses renseignements inédits sur le sujet. Cette présence ne se réduit pas à Irún ; on a remarqué sa présence, parmi les céramiques publiées, à Pampelune et La Matra mais l'aire de diffusion pourrait s'élargir à la suite d'une révision directe du mobilier céramique de bien d'autres sites du nord de la péninsule.

30 T. MARTIN, Fouilles de Montans. Note préliminaire sur les résultats de la campagne 1975, dans *Figlina*, 2, 1977, p. 51-78 : cf. notamment le mobilier de la Zone II, couche 9, p. 56 et 59.

31 Publié parmi les sigillées hispaniques dans F. J. Lomas, *op. cit.*, p. 407, avec le n° 11. Mais la pâte et le vernis sont vraisemblablement gaulois ; cet avis nous a été confirmé lors d'une révision directe par Juan Carlos et Pilar Sáenz Preciado. Je les remercie de leurs renseignements et propositions pour l'inventaire du matériel.

32 T. MARTIN et J.-F. GARNIER, Céramique arétine et sigillée sud-gauloise précoce d'*Excisum* à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), dans *Figlina*, 2, 1977, p. 145-188.

33 Même si la dénomination la plus correcte de la forme serait celle du prototype italique, Service I, type 1 de Haltern (Fellman Ic/Goudineau 17B), à notre avis, celle de Dragendorff simplifiée et rend plus aisée l'identification, ce qui explique son adoption dans les ouvrages de référence comme dans C. BEMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de productions du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, Paris, 1986, par exemple.

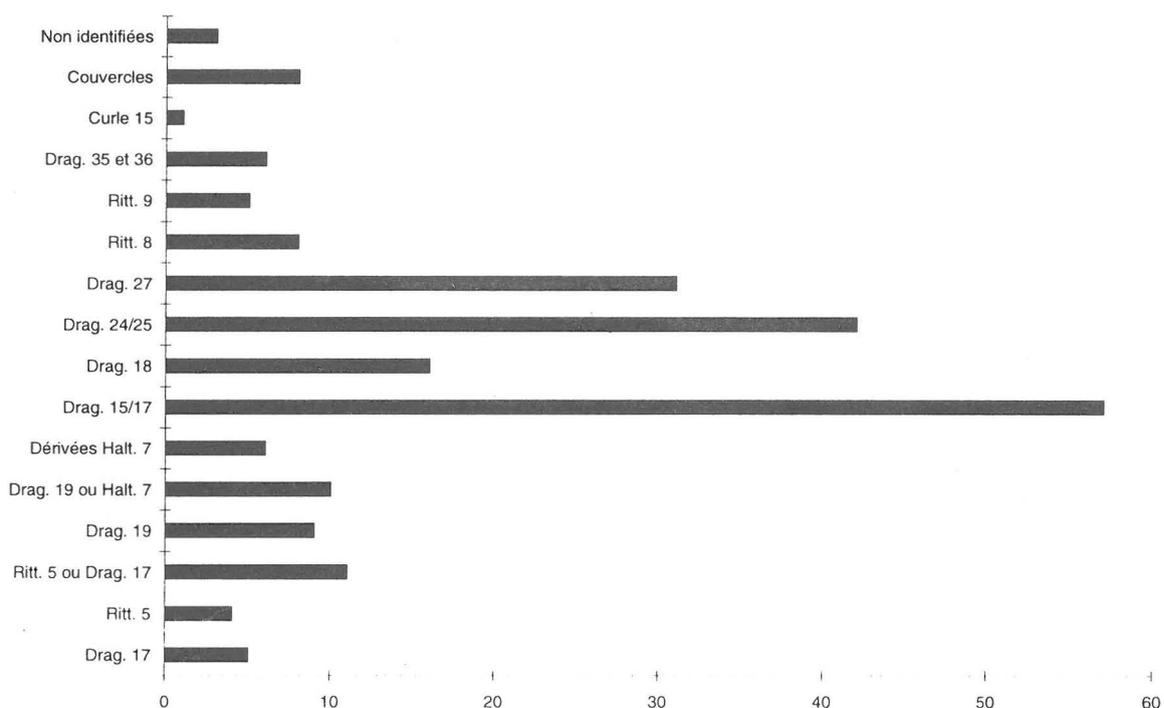


Figure 2 - Répartition des formes lisses (nombre de tessons-bords).

ficative à l'intérieur des sigillées lisses : 9 fragments sont bien identifiables. Néanmoins, il y a 10 tessons, malheureusement trop petits pour une attribution sûre, qui pourraient appartenir à la même forme ou, en tout cas, à la forme Haltern 7. S'il s'agissait de Halt. 7, cela ne modifierait pas considérablement leur chronologie, puisqu'il s'agit de deux types qui, en fin de compte, appartiennent au même service. A Santa Maria del Juncal, le Drag. 19 a une lèvre pendante nettement triangulaire et une paroi externe plus ou moins oblique. Chronologie : celle que lui a attribuée Th. Martin à Montans, époque tibérienne jusqu'à 35 apr. J. -C.<sup>34</sup> ; seulement deux tessons, provenant vraisemblablement de La Graufesenque, pourraient être datés un peu avant.

Quant à sa diffusion, on peut noter qu'il est absent à La Matra ainsi qu'à Pampelune mais, en revanche, il est représenté à Guéthary<sup>35</sup>.

#### □ Ritt. 9.

Parmi les tessons, nous remarquons un vase presque entier, portant une marque du potier Valerius, déjà publié par J. Rodríguez Salís et J.-L. Tobie. Pour le reste, il s'agit de petits tessons de bord peu significatifs. Les diamètres varient entre 6 et 8 cm, sauf un exemplaire de 11 cm. Comme dans le cas du Drag. 19, ce type a seulement été constaté à Santa Maria del Juncal et à Guéthary mais il est absent à La Matra et Pampelune. Chronologie : époque Claude-Néron.

#### □ Drag. 35/36.

Nous incluons, dans le même chapitre, les deux formes du Service A de La Graufesenque. Malheureuse-

ment, l'état de fragmentation nous empêche d'attribuer avec précision les fragments à l'une ou l'autre forme. Les diamètres varient entre 12 et 15 cm, sauf un, vraisemblablement un Drag. 36, avec 19 cm de diamètre. Sur la moitié des tessons, on trouve le décor typique à feuilles d'eau. A défaut de données typologiques plus précises, nous proposons une chronologie datant de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. La diffusion de cette forme est plus restreinte ; on connaît des exemplaires à *Iuliobriga*, La Matra, *Numantia*, *Bilbilis*, *Conimbriga*, *Valencia*, *Cartuja* (Grenade) et *Valeria*<sup>36</sup>.

#### □ Drag. 17.

La variante A est présente avec 4 fragments de bord, mais il y a 11 tessons que nous pouvons attribuer soit à cette forme, soit à la forme Ritt. 5 (on rencontre le même problème que pour l'attribution à la forme Drag. 19 : des tessons trop petits). En tout cas, ils présentent un bord lisse ou guilloché. En général, la surface externe se conserve très mal. Cette forme tibérienne est représentée à Pampelune<sup>37</sup>.

La variante B serait documentée par un seul tesson, assez mal conservé. Elle présente toujours une fine volute appliquée sous la lèvre (ce qui la rapproche bien du prototype italique, mais la pâte et le vernis sont sans doute gaulois).

#### □ Ritt. 5.

Quelques tessons ont été déjà publiés par J. Rodríguez Salís et J.-L. Tobie. D'après les problèmes de conservation, le nombre pourrait s'élargir. Quant à sa

34 T. Martin et J.-F. Garnier, *op. cit.*, p. 151.

35 J.-L. Tobie, M. Chansac, *op. cit.*, 91, note n° 2.

36 C. Perez Gonzalez, *op. cit.*, 1989, p. 321.

37 M. A. Mezquíriz, *Pompaelo II*, p. 40, fig. 18, n° 7.

diffusion, comme pour la forme précédente, elle n'est pas très répandue. Chronologie : Tibère.

#### □ Drag. 16.

Trois fragments de bord. Ce n'est pas une forme très fréquente. On constate sa présence seulement à Irún et à La Matra (1 seul tesson). Chronologie : Tibère-Néron.

#### □ Curle 15.

Parmi les formes lisses, c'est la forme la plus tardive à Santa Maria del Juncal. Il s'agit d'un fragment comprenant bord et départ de panse (16 cm de diam. ext.). Le profil campanulé nous permet de l'identifier au Service C sans doute, même si la lèvre est plus arrondie. Pour le moment, nous n'avons pas trouvé de parallèles dans la péninsule. Cet exemplaire de fabrication montanaise, à en juger par la pâte et le vernis, pourrait avoir une chronologie du début du II<sup>e</sup> s.

#### □ Formes dérivées de Halt. 7.

Ce prototype italique a été imité par les ateliers du sud de la Gaule au début du I<sup>er</sup> s. T. Martin et J.-F. Garnier avaient signalé, en 1977, l'existence à Montans d'une variante hybride (profil extérieur Halt. 7 et intérieur Drag. 27) fabriquée entre 30 et 40 apr. J.-C. et portant très souvent des marques anépigraphes<sup>38</sup>. A Santa Maria del Juncal, nous avons repéré six fragments de bords dont quatre ressemblent bien à cet hybride. Nous ne connaissons pas de parallèles dans la péninsule pour le moment. En tout cas, il n'a pas été signalé fréquemment dans les sites gaulois<sup>39</sup>. Parmi ces variantes, on peut ajouter un exemplaire dont la seule différence concerne le profil externe du bord, grossi et arrondi et souligné par une cannelure assez profonde (diam. 8 cm). Il ressemble plutôt au n° 27 de la planche de formes rares et inédites fabriquées entre 5 et 40 apr. J.-C, dressée par T. Martin<sup>40</sup>.

#### □ Drag. 33.

Représenté par un seul tesson. Il avait été inclus parmi ceux de provenance douteuse lors de sa publication en 1970<sup>41</sup> ; mais T. Martin nous a confirmé sa provenance montanaise et signalé une chronologie précoce, c'est-à-dire du règne de Tibère.

#### □ Couverts.

Nous incluons, dans ce chapitre, 8 tessons dont l'orientation et l'aspect négligé du tournage (des traces de tournage sont bien visibles à l'intérieur et même à l'extérieur) nous inclinent à les considérer comme des couvercles. Malheureusement, ces formes n'ont pas fait l'objet d'une étude typologique systématique. Grosso modo, nous pouvons distinguer deux types de profils : l'un au profil aplati, presque horizontal et dont le bord porte une lèvre grossie à l'extérieur, bien nette ; l'autre au profil faisant un angle plus ouvert (plus vertical) dont le bord est simple, sans lèvre marquée.

#### b. Les formes décorées.

Le nombre de tessons-bords décorés est plus réduit. Les formes présentes sont les Drag. 29, 37 et 30. Les premiers sont largement majoritaires (26 tessons) ; suivent les Drag. 37 (6 tessons) et les Drag. 30 (un seul tesson). Ces proportions, du point de vue chronologique, s'accordent bien avec celles des produits lisses. La fourchette chronologique est presque la même : début des importations dès le règne de Tibère, représentées avec des Drag. 29 précoces, essor pendant les époques claudienne et néronienne, maintien pendant la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. mais avec une baisse progressive (Drag. 37).

Malheureusement, la mauvaise conservation du matériel nous empêche une étude plus fine des décors, notamment des styles. Tout de même, nous remarquons la fréquence des frises supérieures décorées avec des rinceaux, des guirlandes de motifs végétaux trilobés et les panses carénées occupées par des palissades à godrons et godronides. Les motifs figurés ne sont guère présents ; nous pouvons seulement signaler un amour sur une panse de Drag. 37.

D'autre part, la comparaison avec les sites proches du nord de la péninsule révèle un tour d'horizon très semblable à celui déduit des productions lisses. Ni à La Matra, ni à Pampelune, n'ont été documentés des Drag. 37 gaulois. M. A. Mezquíriz a souligné l'absence des Drag. 37 à Pampelune comme un indicateur chronologique de la fin des importations, extrême qui se confirme dans la plupart des sites du Nord<sup>42</sup>.

#### CATALOGUE DES FORMES

#### □ Drag. 29.

Remarquons l'équilibre de la proportion entre les bords de Drag. 29A et B. Le type A n'est pas très fréquent parmi les sigillées décorées gauloises des sites péninsulaires où, dans la plupart des cas, dominent les Drag. 29B, de l'époque Claude-Néron.

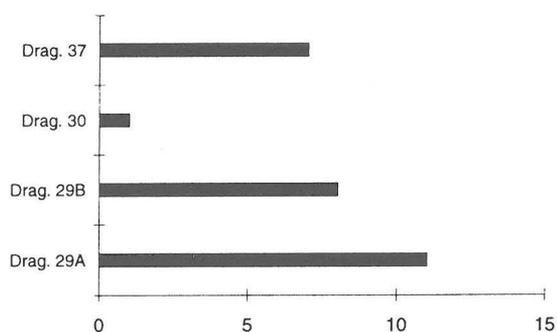


Figure 3 - Répartition des formes décorées (nombre de tessons-bords).

38 T. Martin et J.-F. Garnier, *op. cit.*, p. 163.

39 Selon un renseignement oral de Th. Martin, il est plus fréquent qu'on ne le pense. J'en profite pour le remercier pour sa révision d'une partie du matériel présenté lors du congrès de Millau.

40 T. Martin, Groupe de Montans, dans C. BEMONT et J.-P. JACOB (dir.), *op. cit.*, p. 62.

41 J. Rodríguez Salís, J.-L. Tobie, *op. cit.*, p. 203 et n° 69.

42 C. Perez Gonzalez, *op. cit.*, 1989 : cf. le chapitre consacré à la sigillée gauloise, p. 261-324, notamment les conclusions. On y trouve un intéressant aperçu sur la diffusion des produits gaulois dans le nord de la péninsule. L'ensemble du matériel gaulois étudié dans cet ouvrage est peut-être l'un des plus riches en Espagne.

□ **Drag. 30.**

Nous avons un seul exemplaire décoré, avec un rinceau qui occupe toute la panse, délimité au-dessus par une frise d'oves, sous une rangée de points. Néanmoins, il faut avouer que la fragmentation a pu nous tromper lors du tri, en incluant des tessons sous la forme 29.

□ **Drag. 37.**

Six tessons de bord et quelques panses représentent cette forme, d'ailleurs presque absente dans le nord de la péninsule.

**c. Les marques de potiers.**

CATALOGUE<sup>43</sup>

**1. RVFIN**

Sur Drag. 27 ?

Il pourrait s'agir de RVFINVS ou RVFVS. Le premier travaille à La Graufesenque à l'époque de Néron et Domitien. Il y a un homonyme à Banassac. Rufus est un potier précoce du centre de production de Montans, il travaille jusqu'en 30.

D'après la description que fait J. C. Sáenz Preciado de la pâte et du vernis, il nous semble plus opportun de l'attribuer à ce dernier. Une marque identique a été publiée par T. Martin<sup>44</sup>.

**2. SABINI**

Fond d'assiette non identifiée.

SABINVS est une marque attestée à La Graufesenque et à Montans. A notre avis, notre exemplaire semble provenir de Montans (la pâte et le vernis paraissent typiques de Montans). J.-C. Sáenz Preciado date cette marque, d'après la graphie, la typologie et l'estampille, de l'époque Claude-Néron.

**3. MODES**

Fond d'une forme vraisemblablement décorée. J. C. Sáenz Preciado propose un possible Drag. 37 ; le tesson est trop petit mais on a l'impression qu'il s'agit plutôt d'un Drag. 29, ce qui s'accorderait mieux avec la chronologie du potier auquel l'estampille est attribuée. MODESTVS est un potier bien connu à La Graufesenque mais avec un homonyme à Montans. Chronologie : celle du potier rutène, Claude-Néron. Notre exemplaire est de Montans ; non attesté sur la péninsule Ibérique d'après la liste de M. Beltrán.

**4. CAL**

**FEC**

Fond d'un calice Hermet 11, Drag. II ou III.

Attribuable à CALVS ou CALVVS selon J.-C. Sáenz Preciado ; mais aussi à CALEDO. Calus et Calvus travaillent à La Graufesenque pendant les règnes de Néron et Vespasien. Leurs produits sont assez répandus en Hispanie.

Caledo est un potier précoce de Montans moins connu, mais présent à Saintes<sup>45</sup>. La pâte et le vernis dénotent vraisemblablement la provenance montanaise, même si la formule *fecit* est rare à Montans. CALEDO reste inédit dans la péninsule.

**5. IVCVN**

Drag. 27 ou 35.

IVCVNDVS est attesté à La Graufesenque depuis Claude jusqu'à l'époque flavienne mais aussi à Montans depuis la fin de Tibère jusqu'au début du règne de Néron. Celui de La Graufesenque est très fréquent sur les sites péninsulaires, tandis que celui de Montans n'a été repéré qu'à Coaña (Asturies)<sup>46</sup>. Il y a peut-être des attributions révisables.

**6. IVC...**

Drag. 27 ?

IVCVNDVS. Cf n° 5 pour la provenance, la chronologie et la diffusion.

**7. IV...**

Pied de coupe indéterminée. Cartouche à queue d'aronde.

Parmi les possibilités énoncées, J.-C. Sáenz Preciado propose une possible attribution à IVLIVS, potier montanais, connu sur quelques sites du Nord (Pampelune, Iuliobriga, Castro de Pendia et Coaña). Parmi les possibilités, se trouve aussi IVCVNDVS. La présence d'une marque IVC, avec le même type de cartouche à Saintes, nous semble un argument valable en faveur de IVCVNDVS de Montans<sup>47</sup>.

**8. I/IIIV**

Forme non précisable. Marque rétrograde avec la graphie *E* en caractère archaïque. Cartouche à queue d'aronde.

VENVS ou VENALIS selon J.-C. Sáenz Preciado. D'après son étude, VENVS est un potier peu connu, qui travaille tout au long du I<sup>er</sup> s. Il a été signalé sur plusieurs sites britanniques, jamais dans la péninsule Ibérique. VENALIS est un potier de l'époque flavienne, qui n'est pas connu, pour le moment, dans la péninsule.

**9. MACARI**

Drag. 27 ?

MACARVS. J.-C. Sáenz Preciado l'attribue à MACCARVS de La Graufesenque. A notre avis, ce serait plutôt MACARVS, potier de Montans. Il ne figure pas sur la liste de M. Beltrán.

**10. ...ICRE**

Drag. 27 ? Elle est incomplète : il manque précisément la moitié gauche. La pâte et le vernis nous font penser à un produit montanais.

Possible association d'un potier inconnu avec CRESTIO ou CRESTVS selon J.-C. Sáenz Preciado.

43 Les descriptions et transcriptions des marques sont de Juan Carlos Sáenz Preciado, qui nous a conseillé de faire une révision surtout des attributions. Bien que nous n'ayons pas pu disposer du matériel pour un examen direct (sauf les marques n°s 3 et 12), les descriptions des pâtes et des vernis réalisées par J.-C. Sáenz Preciado nous permettent de proposer des attributions à des potiers montanais, aux dépens des potiers rutènes. En tout cas, nous avons essayé de vérifier nos impressions à l'aide de l'étude de J.-L. Tilhard sur les sigillées de "Ma Maison" et des travaux de T. Martin déjà cités.

44 T. Martin, Groupe de Montans, *op. cit.*, p. 60.

45 J.-L. Tilhard *op. cit.*, p. 136.

46 M. Beltrán, *op. cit.*, p. 95.

47 J.-L. Tilhard *op. cit.*, p. 140 et 141.

Une marque presque identique, publiée par T. Martin, correspond non à une association mais à un seul potier dont les graphies sont flanquées par des motifs en queue d'aronde, imprimés dans un cartouche rectangulaire aux bords arrondis. Il pourrait s'agir de l'homonyme montanais du potier rutène proposé par J. C. Saénz Preciado. Il travaille pendant le règne de Claude jusqu'à Vespasien. Il est présent à Saintes. Le potier rutène apparaît dans la péninsule assez fréquemment, tandis que le montanais y était inconnu<sup>48</sup>.

### 11. VALERI

Ritt. 9.

VALERIVS. Potier montanais travaillant depuis Tibère jusqu'à Néron. Très répandu dans les provinces occidentales de l'Empire, il se concentre en Aquitaine, Bretagne et Hispanie<sup>49</sup>.

### 12. ANÉPIGRAPHE

Ritt. 8.

Rosace à six pétales cantonnés de points dans un cercle.

Cette marque est très fréquente à Montans où les marques anépiques constituent l'un des traits les plus caractéristiques<sup>50</sup>. La pâte et le vernis dénoncent bien cette origine. Il faut signaler une marque similaire à La Matra, également sur Ritt. 8<sup>51</sup>.

### 13. ANÉPIGRAPHE

Coupe. Forme non précisable.

Rosace à huit pétales estampillés. Pâte et vernis très semblables à ceux du n° 12. Chronologie : Tibère-Claude.

A la lecture de ce catalogue, nous pouvons dresser quelques remarques significatives :

- la provenance montanaise de toutes les marques, sauf pour le n° 8 ;

- la présence majoritaire de potiers des époques tibérienne et claudienne ;

- bien des potiers sont inédits dans le reste de la péninsule. A notre avis, même si cela peut être logique d'après la faible diffusion du groupe de Montans dans ce secteur, il y a un problème d'attributions discutables sous-jacent, dû très souvent aux homonymies entre Montans et La Graufesenque. Une révision attentive des pâtes et vernis des marques répertoriées dans la péninsule changerait peut-être cet état de fait. En tout cas, l'inévitable utilisation du catalogue de marques de F. Oswald doit être complétée par la bibliographie récente, mais dispersée, sur les marques de Montans ;

- l'accord chronologique des proportions entre formes et marques : majorité des produits de l'époque tibéro-claudienne face aux productions flaviennes. Nous n'avons pas de marques correspondant chronologiquement avec les formes les plus tardives représentées (Drag. 36, 37, Curle 15), ce qui est assez logique si on tient compte de la raréfaction des marques à cette époque. Même si on ne dispose que d'un profil complet parmi les marques, on a l'impression qu'il s'agit de

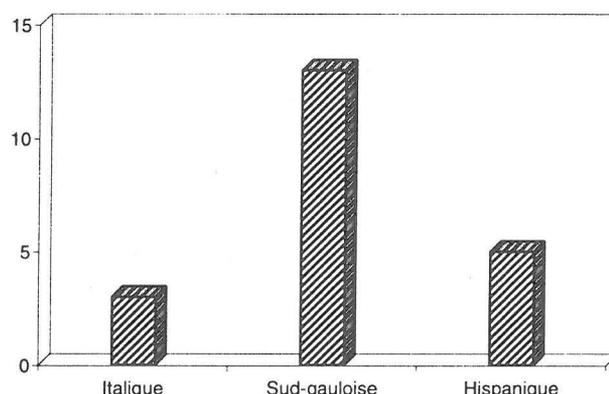


Figure 4 - Répartition des marques de potiers selon leurs provenances (nombre de marques).

marques sur coupes (Drag. 27) le plus souvent, avec une étonnante minorité de marques sur assiettes (tandis que les Drag. 15/17 dominent les pourcentages de formes).

## IV. CONCLUSIONS

Nous avons présenté les résultats les plus notables de l'étude en cours sur la sigillée de Santa Maria del Juncal. L'ensemble des sigillées sud-gauloises est un des plus importants, du point de vue quantitatif, dans le nord de la péninsule Ibérique. Malheureusement, l'état de conservation du matériel ainsi que l'absence de stratigraphie du site ont conditionné la méthodologie en limitant l'analyse. Néanmoins, nous pouvons en tirer quelques renseignements qui devraient être confrontés avec ceux que nous fournirait, vraisemblablement, une étude en détail des mobiliers de bien d'autres sites, soit dans la Basse Bidassoa, soit sur le reste de la façade atlantique du nord de la péninsule.

L'importance des importations de sigillées sud-gauloises sur le site par rapport aux sigillées hispaniques : mais ce qui est peut-être non moins remarquable est la faible prédominance du matériel hispanique. Il semble qu'il y ait au moins deux phases du point de vue de l'approvisionnement à Santa Maria del Juncal : la première à partir de la fin de l'époque augustéenne, et surtout du règne de Tibère jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> s. Le début des importations et de la fondation d'*Oiasso* serait représenté par les sigillées italiques et sud-gauloises précoces (Drag. 19, 16, 17, Ritt. 5, Drag. 29A, etc.) qui arrivent presque simultanément, peut-être commercialisées par la même voie et, pourquoi pas, par les mêmes *negotiatores*. Durant les règnes de Claude et Néron, les exportations montanaises connaissent leur *floruit* dans la péninsule Ibérique et *Oiasso* n'est pas une exception. A partir des environs de 80, les sigillées hispaniques commencent à arriver mais toujours en moindre nombre. La deuxième phase commencerait à partir de la deuxième décennie du

48 M. Beltrán, *op. cit.*, p. 91-99.

49 J.-C. Sáenz Preciado, *op. cit.*, p. 86.

50 T. Martin, Groupe de Montans, *op. cit.*, p. 60.

51 C. Perez Gonzalez, *op. cit.*, p. 128.

II<sup>e</sup> s. : les sigillées importées disparaissent ; seule la présence des Drag. 37 et d'exemplaires du Service C pourrait être attachée aux dernières importations. A partir des environs de 120, la sigillée hispanique s'impose en exclusivité. Mais sa présence ne serait guère plus importante que celle de la sigillée gauloise au I<sup>er</sup> s.

Du point de vue de la provenance des produits sud-gaulois, la prédominance de Montans sur La Graufesenque ne doit pas nous étonner. Sur un total de 258 tessons-bords catalogués, seulement une quinzaine semble provenir des ateliers rutènes. La proximité de l'Aquitaine n'est pas le seul facteur à prendre en compte, Montans est bien mieux situé pour l'exportation vers la façade atlantique que La Graufesenque et, à l'inverse, les établissements de la côte cantabrique bénéficiaient des avantages économiques d'une voie maritime qui les reliait avec le puissant foyer économique que représentait l'hinterland de Bordeaux et, en général, l'axe de la Garonne.

La diffusion des produits montanais dans la péninsule Ibérique traduit donc l'existence d'une aire économique liée à la région atlantique, tandis que la diffusion majoritaire de La Graufesenque par ailleurs serait l'équivalent pour la région méditerranéenne. Evidemment, ce ne sont pas des régions complètement isolées l'une de l'autre : la voie maritime qui reliait la Bétique en longeant la façade atlantique du Portugal et la Galice, ainsi que le réseau routier organisé autour de la vallée de l'Ebre, notamment entre *Vareia* (près de Logroño, où ce fleuve était navigable) et *Caesaraugusta*, leur servait de trait d'union, au moins pendant le Haut-Empire ; ce qui expliquerait la présence relativement importante mais toujours minoritaire face aux produits rutènes, des sigillées de Montans sur les principaux sites de ce secteur (*Bilbilis*, *Celsa*, Tiermes). Même si la voie *Hispania-Aquitania* canalisait le trafic commercial entre les deux provinces, on ne peut pas négliger la possibilité de l'arrivée de produits montanais en passant par *Oiaso*. Le transport d'un produit comme la sigillée, dont la valeur économique intrinsèque ne justifiait pas un transport long et pénible par une voie terrestre qui doit passer l'obstacle des Pyrénées était, à notre avis, plus facile en utilisant la combinaison des voies fluviale et maritime, toujours comme un produit de complément de chargement du navire<sup>52</sup>.

La localisation, dans ce secteur, des productions hispaniques les plus précoces, voire des expérimentations

menées à la fin de l'époque tibérienne, très vraisemblablement par des potiers gaulois, renforce l'hypothèse de M. V. Romero qui, lors de son étude de la sigillée de Numancia, proposait l'hypothèse de l'influence de Montans comme centre inspirateur de la sigillée hispanique de Tricio<sup>53</sup>. Il ne serait pas saugrenu de voir dans ces premières tentatives de productions un essai de la part de potiers liés aux ateliers de Montans qui, animés du succès initial des exportations vers le nord, cherchent à s'installer près des marchés qu'ils ravitaillent et même à les élargir. Mais l'installation définitive et le succès ne sont arrivés que plus tard, à partir de la fin du règne de Claude lorsque les ateliers du centre de Tricio s'affirment et commencent à concurrencer, surtout à partir de l'époque flavienne, les productions gauloises.

Cette concurrence aurait eu plus de difficultés dans le nord, où Montans dominait grâce, comme nous l'avons déjà dit, à l'avantage des communications maritimes. Tant que l'articulation de la façade cantabrique avec l'intérieur ne fut pas complètement achevée, les potiers montanais réussirent à conserver ce marché périphérique. Mais, à partir de l'époque flavienne, l'essor économique général de l'Hispanie, dont l'Edit de Vespasien serait un témoin significatif, s'étend aussi au nord de l'*Hispanie* (la fondation de la colonie de *Flaviobriga* à Castro Urdiales en constitue un symptôme révélateur). L'exploitation intensive des ressources naturelles, les mines du Nord étant parmi les plus importantes, s'accorde avec la promotion juridique et administrative des populations indigènes. Dans ce contexte, on comprend bien le succès des sigillées hispaniques dans les établissements d'ores et déjà pleinement intégrés dans un espace économique plus large, réorganisé par un réseau routier qui reliait les principaux foyers économiques péninsulaires.

En ce qui concerne la Basse Bidasoa, son incorporation pleine ne sera nette qu'à partir des premières décennies du II<sup>e</sup> s. La proximité de l'Aquitaine joue en faveur d'un rôle de charnière ou carrefour entre l'espace économique aquitain et l'espace du nord de la péninsule : la perdurance des sigillées d'origine gauloise à Santa Maria del Juncal, le retard de leur remplacement par les sigillées hispaniques et, ce qui montre bien en même temps ce rôle, la présence nettement attestée dans bien des sites de l'Aquitaine méridionale de sigillées hispaniques, seraient quelques traits caractéristiques de cette évolution<sup>54</sup>.



52 F. J. NIETO PRIETO, Cargamento principal y cargamento secundario, dans *Cahiers d'histoire*, XXXIII, 3-4, 1988, p. 379-393.

53 M. V. Romero Carnicero a publié quelques articles sur ces productions précoces : pour en trouver une liste, nous conseillons de consulter l'excellent recueil bibliographique du guide de M. Beltrán, où l'on peut trouver les références précises.

54 Les trouvailles de sigillées hispaniques, en Aquitaine, ont été remarquées, il y a longtemps, par F. Mayet. Des renseignements inédits fournis par F. Rechin renforcent davantage encore l'importance des échanges transpyrénéens.

## DISCUSSION

Président de séance : A. VERNHET

**Thierry MARTIN** : Il est sûr que pour les vases retrouvés sur le littoral méditerranéen et attribués à Montans, il s'agit bien souvent, en fait, de productions de La Graufesenque ; c'est parce que la plupart des études anciennes qui les ont signalés ont été établies à partir de l'index d'Oswald. Il y a donc des erreurs d'attributions et, lorsque j'ai eu l'occasion de revoir des vases ou des tessons attribués à Montans, dans des publications — notamment chez M. Beltrán —, il s'agissait manifestement de produits de La Graufesenque. On peut trouver quelques tessons de Montans sur le littoral méditerranéen mais ce sont vraiment des trouvailles anecdotiques.

La diffusion de Montans est tournée vers l'Atlantique. Il est sûr que Montans et La Graufesenque étaient étroitement liés ; il devait y avoir, d'une certaine façon, un partage entre les deux ateliers. Probablement y avait-il des propriétaires d'officines qui avaient des intérêts et à Montans et à La Graufesenque. On a déjà souligné les homonymies entre Lezoux et Montans ; il y en a aussi énormément entre La Graufesenque et Montans. Les découvertes de Irún confirment la diffusion atlantique des productions montanaises. On en trouve dans presque tout le Pays basque et elles ont dû descendre. Irún, c'est presque la France.

En revanche, on constate qu'il y a très peu de céramiques du II<sup>e</sup> s. Apparemment, il y a un Curle 15. Et les estampilles ? Je crois me souvenir qu'en 1969 il y avait des marques de FELIX qui avaient été trouvées à Irún.

**Maria Teresa IZQUIERDO** : Oui, signalées dans la publication de 1971 ; mais l'étude des estampilles vient de paraître, au mois de mars, réalisée par Juan Carlos Sáenz Preciado de Saragosse. En fait, c'est une étude réalisée il y a déjà quelques années et des corrections s'imposent ; il n'y a pas de Felix. La plupart des marques viennent de Montans et dénotent nettement une chronologie Claude-Néron.

**Thierry MARTIN** : Il y en a qui sont très certainement attestées à La Graufesenque mais, vu le lieu de découverte, il y a de très fortes chances pour qu'elles viennent de Montans.

**Alain VERNHET** : Montans est la capitale céramique du Pays basque !

**Maria Teresa IZQUIERDO** : Montans, je ne sais pas. Mais l'Aquitaine est la région d'origine géographique d'une bonne partie du mobilier céramique.

**Alberto LOPEZ MULLOR** : Les vases à parois fines me rappellent beaucoup le matériel de Pompaelo, de la publication de M. A. Mezquiriz ; ils ne proviennent ni de Bétique, ni de Mégare et je pense que c'est une production locale.

**Maria Teresa IZQUIERDO**<sup>55</sup> : Je n'ai pas eu le temps de faire des comparaisons avec Pompaelo mais seulement une révision très sommaire des publications. Il y a des coïncidences, dans les marques mais surtout au niveau des formes. A Irún, il y a des formes qui n'ont pas été trouvées à Pompaelo, surtout pour les formes les plus anciennes, d'époque tibérienne, comme les Drag. 16 ou 19 ; mais les rapports avec Pompaelo sont nets.

**Rien POLAK** : Ce n'est pas une question mais un détail de typologie. Dans la littérature française, on trouve souvent la forme Drag. 19. Il ne faut pas oublier que les formes 20 ou 21 et 28 ne sont pas des vases sigillés. Ce sont des vases de production belge. Dans l'article de Dragendorff, il y a un petit paragraphe sur cette production de vases belges qui ne sont pas de la sigillée et ces quatre formes sont les illustrations qui accompagnent ce paragraphe : les Drag. 19, 20, 21 et 28 ne sont pas des formes sigillées.

\* \*  
\*

55 Une erreur de compréhension par rapport à la question posée par A. Lopez Mullor m'a trompée lors de ma réponse ; en effet, il y a une correspondance très étroite entre les parois fines de Santa María del Juncal et celles de Pampelune, du point de vue des provenances et de la typologie, cf. M. ESTEBAN, M.-T. IZQUIERDO, La cerámica de paredes finas engobada como síntoma de las relaciones del Bajo Bidassoa con el Valle Medio del Ebro, dans *Munibe*, à paraître.